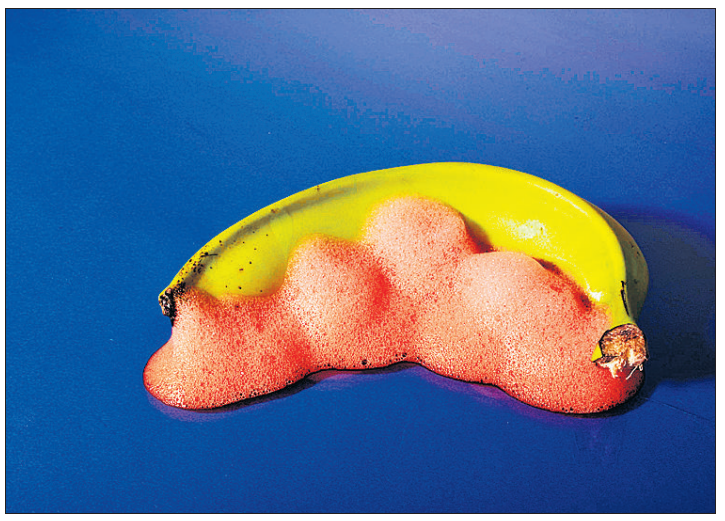
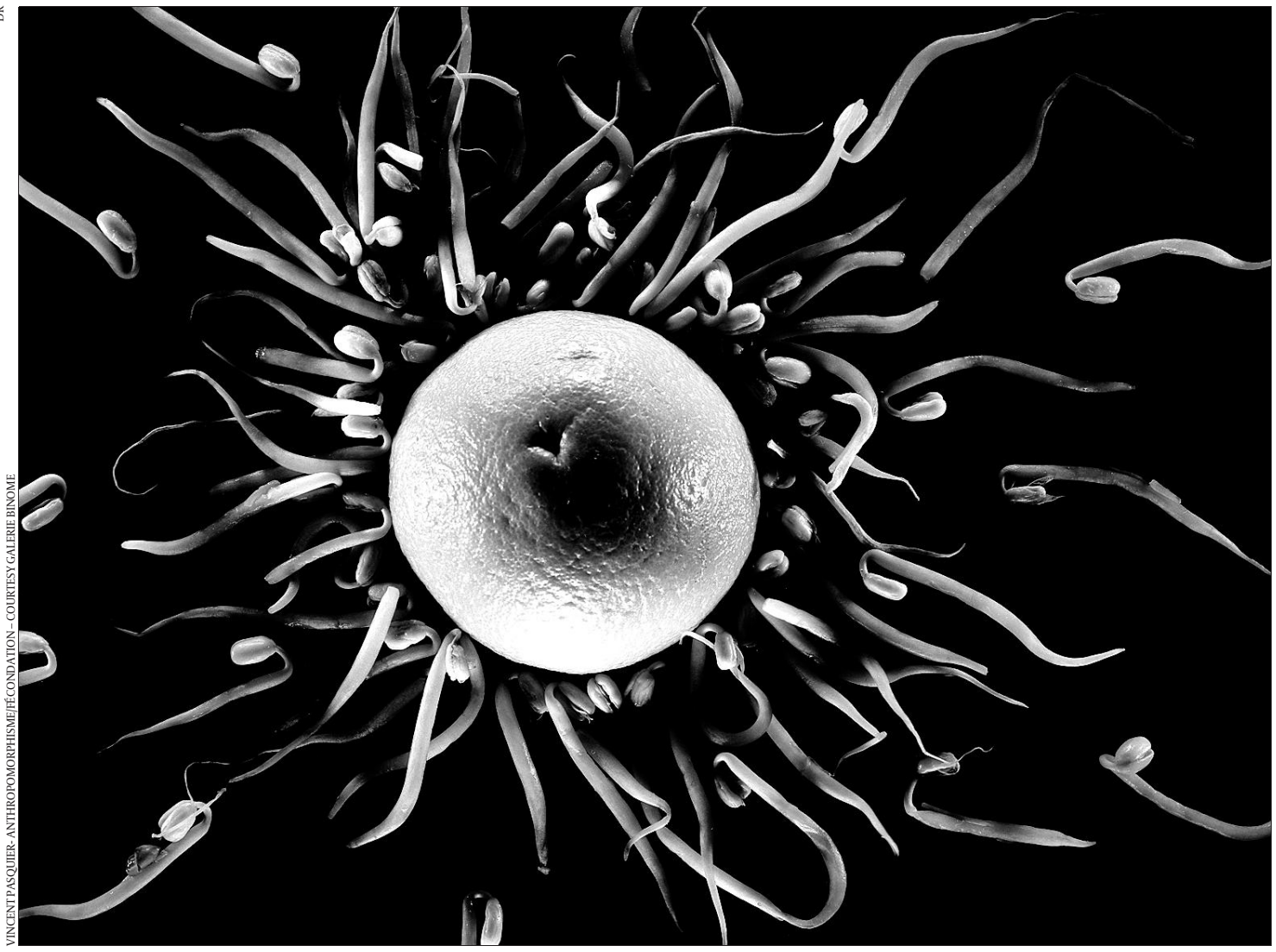
Daube ou caviar, la photo passe les plats



DR

Deux images fruitières. *Ces photos ont été réalisées par des étudiants de l'ECAL à Lausanne, lors de la semaine ECAL/ENAC 2008, sous la direction de Pierre Keller et Erwan Frotin.*



VINCENT PASQUIER- ANTHROPOMORPHISME/FÉCONDATION – COURTESY GALERIE BINOME

«Anthropomorphismes/Fécondation». *Le photographe Vincent Pasquier crée un univers à partir d'une orange et de pousses de soja.*

Frigo Souvent léchée, la photo culinaire a les honneurs des galeries. Pour les uns, elle relève du grand art, pour les autres de l'alimentaire

Caroline Stevan

Un entrelacs de viscères représentés par des végétaux. Et pourtant l'image est belle. Depuis quelques années, le photographe français Vincent Pasquier travaille sur l'iconographie médicale à partir de légumes, de bulbes et de quelques aliments transformés. Une péridurale faite de mie de pain et de spaghettis. La fécondation d'un agrume par des pousses de soja. La Galerie Binôme, à Paris, a choisi de défendre cette série intitulée «Anthropomorphismes». «Il y a là une poésie évidente du décalage, souligne Valérie Cazin, codirectrice du lieu. La photographie, que l'on nomme de manière trop réductrice «culinaire», peut se déployer dans les arts plastiques; les galeries lui offrent un nouveau débouché.»

Cette «reconsidération» du cliché de fruit ou de poisson cru est la marotte de Jean-Pierre Stéphan, organisateur d'un Festival international de la photographie culinaire, dont la deuxième édition vient de se terminer à Paris: «On édite de plus en plus d'ouvrages de recettes à travers le monde et cela suscite un engouement. Les images de denrées quittent les niches du livre de cuisine et de la publicité pour devenir des œuvres à part entière. Elles trouvent un nouveau public.» Bien loin des «Recettes faciles» – mais combien tristes! – de François Bernard, les nouveaux manuels sont en effet richement illustrés. Est-ce assez pour parler d'art?

«Les images de denrées quittent la niche des livres de cuisine pour devenir des œuvres»

«La photographie culinaire comme la photographie de mode investissent le champ artistique. Des photographes de l'ECAL, par exemple, s'y sont intéressés sporadiquement. La nature morte est un genre splendide et elle a toujours comporté des éléments de nourriture. Mais le fait de soigner de plus en plus les images des livres de cuisine ne fera pas entrer ce type de clichés dans les musées. La photographie artistique doit amener du sens», défend Stefano Stoll, directeur du festival Images, à Vevey.

D'un côté, donc, l'illustration de recettes et la publicité, paquet de nouilles ou poireaux frais du marché. Le travail alimentaire. De l'autre, l'art avec un grand A, parfois porté sur la bouffe.

Dans cette deuxième catégorie, quelques grands noms se sont particulièrement illustrés, Irving Penn en tête. Beaucoup ont gardé en mémoire la «revanche du cholestérol» immortalisée par le célèbre photographe de mode: une chips, deux tranches de beurre et des œufs posés sur un steak. «C'est beau et dégoûtant à la fois», estime le photographe tessinois Milo Keller. Plus récemment Guido Mocafico et Erwan Frotin, diplômés de l'ECAL, ont donné des lettres de noblesse à ce genre souvent décrié. Il y a deux ans, l'ECAL y a consacré un séminaire. «J'aime la cuisine et je ne fonctionne qu'à partir de mes vices, c'était l'occasion d'une semaine de plaisir, s'amuse le directeur Pierre Keller. Plus sérieusement, la photographie culinaire peut être celle d'une documentation, mais aussi relever du plaisir créatif. Erwan Frotin l'a très bien montré.»

«C'est beau et dégoûtant à la fois», estime le photographe tessinois Milo Keller

L'artiste vaudois, cependant, refuse l'étiquette de «photographe culinaire»: «J'utilise différents matériaux, des aliments, des fleurs ou des animaux. Je fais de la nature morte en général et je n'ai pas envie d'être enfermé dans un style en particulier.»

Un domaine en voie d'ennoblissement, une tendance à la hausse, mais un genre qui reste décrié. «La photographie culinaire est plutôt convenue et ennuyeuse», considère Pierre Fantys, responsable du département photographie de l'ECAL.

«C'est une photo d'artisan mais non d'artiste, argue un galeriste. Elle est extrêmement technique et compliquée mais cela ne suffit pas à l'élever au rang d'art.» D'autres l'assimilent au contraire à l'inexpérience. «La nature morte est souvent liée à l'apprentissage de la photo car elle permet de tester la lumière sur différentes textures, note Milo Keller. C'est un sujet passionnant mais difficile à pratiquer, les aliments se décomposent rapidement, cela sent mauvais…» «Cheese», dit le photographe.

Candide

Se doucher en paix

Anna Lietti

Le *New York Times* annonce l'avènement des «pas lavés»: un contingent de citoyens iconoclastes qui se contentent de trois douches par semaine et affirment que l'on peut se passer de déodorant. Révolutionnaire, non?

Il faut que j'annonce la chose à mon fils. Il passe des heures sous la douche et ça m'énerve. Le matin, pendant que, vite vite, je fais le thé, presse les jus, salue le soleil qui ne répond pas et dessine mon plan d'attaque de la journée, je l'entends, sous l'eau, chantonner, rigoler d'une vieille blague, traîner avec une nonchalance exaspérante. Avant de quitter une salle de bains plongée dans un brouillard subtropical.

Son grand frère lui a dit un jour: tu n'as pas le droit de gaspiller l'eau, il y a des millions d'enfants dans le monde qui en manquent. Il venait de suivre un cours de sensibilisation à l'école. Il avait calculé combien de familles pouvaient boire pendant combien de jours avec les litres de liquide qui s'écoulent durant les cinq minutes de son innocente douche matinale. Ça l'avait beaucoup marqué.

Je retrouve l'argument environnemental chez les détracteurs américains de la douche quotidienne. Et ça m'énerve encore plus que les ablutions prolongées du rejeton.

Suivez l'entourloupe raisonnementale: avec l'eau qu'ils gaspillent chaque matin sous la douche, apprennent donc nos enfants, une famille africaine peut vivre pendant une semaine. Le môme a vite fait d'en conclure qu'il assoiffe personnellement les petits Africains en piquant toute leur eau. Et à l'inverse, qu'en l'économisant, il leur sauve la vie. Personne – j'espère! – ne le lui dit comme ça, mais c'est le message qui s'imprime dans son esprit et dans le nôtre.

Balivernes, bien sûr: que mon fils pousse le bouchon de la baignoire trop loin ou qu'il entre en abstinence aquatique radicale ne changera rien au sort des petits Africains. L'eau abonde ici, elle manque là-bas. Si on pouvait partager le Léman, on le ferait, mais personne n'a encore trouvé comment.

Les défenseurs de l'environnement savent cela mieux que quiconque mais combien se donnent la peine de lever l'ambiguïté? On dirait que pour eux, une raison supplémentaire de culpabiliser l'homme blanc est toujours bonne à prendre. Je n'aime pas qu'on abuse de ma bonne foi. Je leur dis: c'est pas «clean», votre truc.

Notez que je souscris des deux mains à l'autre argument des résistants au lavage compulsif: le souci dermatologique. La peau est conçue pour sécréter ses propres défenses et l'excès d'eau et de savon détruit un équilibre qu'il faut ensuite rétablir à coups de crèmes réparatrices: l'escalade hygiénico-cosmétique est un piège très cher, en temps et en argent.

Mais en y réfléchissant bien, je crois que la raison de mon énervement matinal est ailleurs: pendant que je m'active sans perdre une précieuse minute, junior s'offre, sous la douche, une grosse tranche de rêverie mouillée avant d'affronter les sécheresses du jour. Trop cool. Trop pour moi, je veux dire. Mais tant qu'il arrive à l'heure à l'école, n'est-ce pas davantage mon problème que le sien?

Finalement, je crois que je vais le laisser se doucher en paix. Et le premier qui culpabilise a perdu.

Quoi de neuf

Ciclotte, si chic

Elisabeth Jobin

Je veux un sport qui transforme le moindre de mes mouvements en pas de danse. Qui change ma première goutte de transpiration en perle de rosée. Qui fasse de mes essoufflements une musique. Je veux un sport qui magnifie l'effort, au point d'en faire un luxe.

Pour faire court: je veux un sport esthétique. Comme celui que permet de pratiquer ce vélo d'appartement nommé Ciclotte, imaginé et assemblé en Italie. Et du classique engin encombrant de naître un objet de haut design. Sa particularité? Sa silhouette épurée: une unique roue à laquelle se fixent pédales, selle et le guidon, deux fines cornes qui assurent une bonne tenue. Un écran tactile fixé au châssis permet de choisir parmi 12 programmes, selon l'effort voulu. Tandis que les matériaux sélectionnés, carbone, fibre de verre et acier, promettent de conserver leur éclat malgré de nombreux usages. Le tout, évidemment, dans une élégance raffinée. Pour mieux accueillir le vélo dans son appartement, trois couleurs au choix: un noir discret, un gris classique ou un pourpre un peu plus osé. Vraiment, une Ciclotte dans son salon, c'est mieux quun canapé.

DR

Et les jours de paresse? Pas de souci: l'engin se fait décoratif. Ciclotte, après tout, est un bibelot. Qui se donne des airs sportifs.

A commander sur www.ciclotte.com.
Environ 8400 euros, frais inclus.